



Numéro 38

05.2022

Revue de la Haute École
Pédagogique
des cantons de Berne,
du Jura et de Neuchâtel

Thématique

**Le lien intergénérationnel
à l'école**

Enjeux pédagogiques

Dossier thématique

Le lien intergénérationnel à l'école

5 Présentation du thème
A. Stumpf, T. Donzé

I. La relation généalogique du savoir : dimension théorique et approches pratiques

7 Entretien avec François Dubois

9 **L'échappée générative des savoirs**

M. Lani-Bayle

12 Innovations technologiques au fil
des générations. Quels enjeux pour
la formation des enseignant-e-s ?

B. Charlier, P. Carron

14 La composante intergénérationnelle
dans la relation éducative : entre
transmission et incarnation des savoirs

M. Lebreton-Reinhard, S. Grilli

II. Le récit de vie et le savoir intergénérationnel

17 Entretien avec Alexia Stumpf

19 **Un petit journal d'école comme rencontres intergénérationnelles**

L. Kohler, U. Girardin

22 Le récit culturel en classe
comme lien générationnel
et mise en dialogue des valeurs

T. Donzé, M. Lebreton-Reinhard

III. La formation et les apprentissages comme outils de communication intergénérationnels

24 L'histoire de la pédagogie dans
la formation à l'enseignement
secondaire, véritable lien
intergénérationnel

*P. Carron, F. Gremion, A. Kohler,
S. Padiglia, C. Panza*

27 Un héritage particulier pour l'enseignement
des Mathématiques, révélateur du pouvoir
pédagogique des liens intergénérationnels

P. Carron, I. Corminbœuf, F. Oberson

30 **De la dictée traditionnelle aux dictées innovantes : un moyen d'apprentissage qui traverse les générations ?**

M.-O. Salvia

32 Entretiens croisés

35 Le plein de ressources



HUTE
ÉC-LE
PÉDAGOGIQUE
BEJUNE

P.P.
CH-2501
Biel / Bienne
Poste CH SA

Le lien intergénérationnel à l'école

I. La relation généalogique du savoir : dimension théorique et approches pratiques



Credit: Pia Neuenschwander

« Les seniors sont détenteurs de deux biens précieux : du temps et des projets »

Entretien avec François Dubois

Propos recueillis par Tristan Donzé

François Dubois est directeur de Pro Senectute Arc Jurassien. Docteur en théologie de formation de base, il s'est ensuite formé en management d'institutions sociales et est très attaché à la rencontre et à l'échange. Il a mené à bien le projet Win3, trois fois gagnant : pour toutes les générations concernées en intégrant des seniors dans des classes d'école de l'Arc jurassien du premier et deuxième cycle à raison de 2 à 4 périodes par semaine.

Vous êtes toujours en recherche de bénévoles, le projet Win3 intégrant des seniors dans des classes d'école marche bien ?
Exactement. Il a même connu une expansion assez fulgurante, le terme n'est pas usurpé, parce qu'on a commencé en 2018 avec 20 classes dans le cadre de la commune de Neuchâtel, et maintenant on n'est pas loin des 100, étendues à tout l'Arc jurassien (espace BEJUNE). Le dernier développement a eu lieu dans le Jura bernois. Mais, remarque plutôt conjoncturelle liée à cette question du bénévolat, ça a eu un succès fulgurant, on a trouvé vraiment très rapidement beaucoup de bénévoles motivés, par contre c'est beaucoup plus compliqué depuis mars 2020, particulièrement à cause de la pandémie. En ce moment, on est un peu à la peine : on aurait le budget et la convention avec certaines communes pour ouvrir plus de classes mais on est plutôt en manque de bénévoles. Le financement de ce genre de projet est de la compétence des communes, il y a un engagement au début mais ensuite, ça ne coûte plus rien aux communes, mais les directions des cercles scolaires continuent en revanche de manière pérenne à contribuer au défraiement des bénévoles pour leurs déplacements.

Existe-il un profil de personnes recrutées comme bénévoles ?

C'est ce qui fait à la fois la force et les difficultés du projet au niveau du recrutement. Le bénévolat en général c'est une valeur en soi, donc c'est un domaine que l'on considère plutôt comme un investissement que comme une recherche d'économie. Une des missions de Pro Senectute est de valoriser les compétences des seniors, acquises pendant toute leur vie professionnelle ou leur vie personnelle ; et ces seniors sont détenteurs de deux biens précieux : du temps et des projets. Cela correspond à 450 personnes sur l'ensemble du dispositif. Ce qui fait la force du projet c'est qu'il n'y a pas de profil type. On aurait pu imaginer d'anciens enseignant-e-s ou des universitaires. Pas du tout, au contraire. L'idée c'est avant tout de tester la motivation des bénévoles et de leur offrir la possibilité de participer à un projet où ils arrivent avec leurs compétences propres sans préjuger de la valeur que donnerait un titre. Ce sont principalement des compétences communicationnelles, relationnelles, collaboratives qui sont recherchées : de pouvoir être dans un groupe dans une dynamique commune avec la classe, dans un tandem collaboratif avec un ou une enseignant-e. Je ne peux pas vous proposer de statistiques précises, mais il y a quand même une majorité de gens qui viennent de professions plutôt libérales ou intellectuelles, même si ce n'est pas du tout un critère, il y a un ancien mécanicien, par exemple. Il n'y a pas de profil ou de formation prérequis pour devenir bénévole, parce qu'il n'y a pas de tâches qui sont préétablies. Elles se négocient au sein du tandem, ce qui est très riche.

Avez-vous en tête quelques exemples précis de ces programmes choisis en commun ?

Une personne, ingénieur de formation et passionnée d'aquarelle, a proposé à une classe de Saint-Imier une leçon d'initiation à l'aquarelle et ça été un succès. Reste que le challenge reste le recrutement, parce qu'il s'agit d'un bénévolat qui engage en tout cas sur une année scolaire : terme long et très régulier, puisque c'est en principe une présence chaque semaine, à raison de 2 périodes minimum ou 4 maximum. Et

évidemment se pose aussi la question de la sécurité pour les enfants, on est donc très attentifs de manière à bien sentir, à tester si la personne sera adéquate. Important à préciser, même si cela va de soi : un extrait de casier judiciaire est exigé.

Une tendance se dessine-t-elle dans les apports de savoir et les compétences développées dans cette participation des seniors ?

Les seniors s'inscrivent dans les attentes et les demandes des enseignant-e-s et ces attentes peuvent être très variables, même si dirigées autour du programme. Ce n'est pas un hasard si on a commencé le projet avec la commune de Neuchâtel qui a choisi des écoles avec une grande proportion d'élèves allophones. Des classes très mixtes aux compétences linguistiques parfois limitées, avec le souci pour les enseignant-e-s d'avoir un adulte supplémentaire pour pouvoir travailler un peu plus sous forme d'ateliers et de petits groupes. Cela se décide au moment où on organise des « speed datings ». La première fois, cela a été assez extraordinaire : on a rassemblé vingt enseignant-e-s et vingt bénévoles. L'enseignant et le bénévole ont 3 minutes pour se présenter l'un à l'autre, puis s'opère un tournus. L'un dira, par exemple, « je m'appelle Max, je suis un ancien pédiatre, j'ai beaucoup travaillé avec les enfants, ils me manquent ». Autre exemple, l'enseignant-e qui demandera un appui pour des périodes sous forme d'ateliers. Deux exemples pour dire que le projet n'est pas préétabli ou soumis à un cahier des charges imposé. Ensuite, il s'agit de recenser toutes les demandes et les attentes des uns et des autres et puis de créer les tandems duo sans laisser personne sur la touche. Ensuite, on entre dans un temps d'approvisionnement, puis dans une convention de collaboration à la rentrée scolaire. Ce que j'aime beaucoup dans ce projet, c'est cette forme de bénévolat en coconstruction qui est bien plus qu'une simple prestation de service. Pour l'instant, on fait des bilans bilatéraux. Ce qui serait génial, c'est d'avoir des modules de formation, destinés à des enseignant-e-s qui s'intéressent à l'intergénérationnel, auxquels pourraient participer des bénévoles.

Quels échos avez-vous du terrain ?

Il y a un degré de satisfaction qui est très élevé : validé et éprouvé par la pérennité de ces duos, même si ça a été compliqué pendant l'année 2020-2021 à cause de la pandémie. J'ai l'exemple d'un passionné de maths, c'était un bénévole extrêmement engagé qui préparait si bien ses interventions. Pour la classe comme pour l'enseignant, ce fut un véritable deuil au moment où il nous a subitement quittés. C'était « le grand-papa » comme ils l'appelaient. Ce qui m'est venu à l'oreille aussi, c'est que pour des enfants qui sont issus de la migration plutôt récente, extra-européenne, les grands-parents sont restés au pays et avoir un contact avec cette génération-là c'est, en soi, quelque chose de très riche pour eux. Si on se situe davantage ici, davantage sur un plan sociologique, c'est quand même la question du vivre-ensemble ou au travers des générations qui ressurgit.

Dans ce rapport à la finitude dont vous parlez, ne trouve-t-on pas aussi une forme de confrontation et une réalité souvent écartée, donc un lien retrouvé entre les générations ?

C'est une des conséquences d'une individualisation de la société qui est en marche depuis des siècles et qui a pris un coup d'accélérateur à partir des années 60. C'est évident et ça touche tous les domaines de la vie sociale. Mais, je trouve qu'on a souvent une vision un peu faussée par rapport à la question intergénérationnelle. Était-ce mieux avant ? Les générations vivaient plus proches, pour des questions économiques et d'organisation. Ainsi, démographiquement, on avait beaucoup moins de mobilité, on rencontrait en général son conjoint dans son village, dans son quartier, éventuellement dans le village d'à côté.

On est aujourd'hui dans une société beaucoup plus éclatée qui fait que, effectivement, les gens sont beaucoup plus distants les uns des autres. Après, cela ne préjuge pas forcément de la qualité des relations entre les générations. Un autre élément c'est la démographie très basse en Suisse, qui amène un vieillissement démographique avec un entourage social de plus en plus fragile et limité. On peut faire le constat d'une forme d'isolement social, un risque évident pour la santé physique et psychique. Mais cela n'est pas délibéré. Ce n'est pas parce que les générations s'entendent moins ou que l'on considère les vieux comme inutiles. Il faut se méfier de l'image d'Épinal. Ce n'était sans doute pas si idéal, cela devait être compliqué quand on devait aussi loger le grand-papa et la grand-maman. Reste que le COVID a montré qu'on a dû se battre pour que les personnes âgées ne soient pas ostracisées. Parce que d'aucuns pensaient qu'on avait tout fermé à cause d'elles, au vu des réactions et des prises de position: c'était très limite. Les seniors ont très bien réagi et ont été entendus jusqu'au Conseil fédéral qui a supprimé cette notion de 65+ à l'été 2020. Cela a révélé aussi l'importance de l'intergénérationnel. Le lien n'est pas aussi fragilisé que l'on peut le penser. Il est différent. Il faut imaginer maintenant quelqu'un qui a 65 ans aujourd'hui: ça n'a rien à voir avec quelqu'un qui avait 65 ans dans les années 60. Le senior avait des cheveux longs et se rendait à des concerts de Status Quo, fumait de la marijuana... c'était une autre manière d'être au monde: le rapport aux autres générations a complètement changé. Il faut faire attention de ne pas projeter nos représentations hantées d'une sorte d'âge d'or construit sur la situation d'aujourd'hui.

**Reste toutefois un isolement de fait, parfois, non ?
Est-ce dû à notre difficulté à penser la finitude ?
Au brouillage des âges ?**

On laisse la porte ouverte maintenant à ce qu'on appelle le transhumanisme, on repousse les limites de la vie. Reste la question de la quantité et de la qualité: aimerais-je ajouter de la vie à mes années ou des années à ma vie? Je pense très sincèrement que de toute manière l'être humain a un problème avec le fait de penser sa propre finitude, peu importe la durée moyenne d'une vie. Saint Augustin en parlait déjà. C'est quelque chose qui demande une démarche personnelle et sociétale.

En ce sens, est-ce que vous avez l'impression que ce projet permet de transmettre des savoirs inédits ?

Oui, je pense que, au-delà du factuel, de la transmission d'informations, c'est toute la question de la dimension existentielle, la question du partage de l'expérience et de la remise en question de représentations qu'on se fait d'une génération à une autre. C'est Amadou Hampâté Bâ qui disait « Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle »... En Occident, on réapprend gentiment l'importance de l'apport des plus de cinquante ans, au vu des compétences d'expertise au profit des entreprises. Et ce n'est pas tellement technique, mais bien plutôt expérientiel. En ce sens, je pense qu'il y a quelque chose dans ce projet de l'ordre de la transmission. Et ce fait est réciproque! Ce qui signifie qu'enfants et seniors relèvent le caractère extraordinaire de l'expérience, parce que chacune et chacun s'était fait une image de l'école, du type « l'école d'aujourd'hui, c'est n'importe quoi, c'était beaucoup mieux avant ». Et ces mêmes personnes rapportent avoir été enchantées de découvrir tant de créativité, de jeunes ou moins jeunes enseignantes et enseignants incroyablement engagés dans leur travail. Ainsi l'intergénérationnel c'est une bonne affaire! D'où le nom du projet Win3, c'est une bonne affaire pour ces trois générations, c'est une bonne affaire pour la société. On réapprend à réinterroger et à aller au-delà de ses propres représentations.

Un mot de conclusion, un élément qui vous semble absolument essentiel à relever encore ?

Dans les premières phases de mise en place, il y a eu pas mal d'enthousiasme du côté des enseignants, mais aussi des réactions assez négatives de personnes qui se demandaient quel était le but d'un tel procédé, pourquoi allait-on s'immiscer dans la classe? On accueillait déjà l'infirmière, le policier... qu'est-ce encore que voilà? Je vous dis cela pour souligner une chose importante: cette démarche doit être absolument volontaire, si une direction scolaire l'impose à ses enseignant-e-s, cela ne marchera pas. C'est le cœur qui doit choisir la rencontre. Et les partenariats pourraient être élargis encore: dans la formation des bénévoles et en lien avec la formation continue des enseignant-e-s, par exemple. ■

Récit de pratique

Depuis 2 ans déjà, Robert accompagne les enfants de l'école de Rebeuvelier dans leurs apprentissages et ce, chaque vendredi matin.

Robert est âgé de 73 ans et a deux petits-enfants. Il a découvert ce projet grâce à Pro Senectute qui proposait plusieurs offres dont le projet WIN 3.

Durant la première partie de la matinée, Robert est présent dans la classe 4-5-6P. Nous avons pour rituel de commencer la journée en écoutant une histoire racontée par Robert. Ces dernières semaines, les « légendes de Suisse » étaient à l'honneur. Les enfants étaient tout particulièrement intéressés par ce genre de texte et ont posé de nombreuses questions à Robert qui, grâce à son expérience et à ses voyages professionnels à travers la Suisse, a pu répondre à leurs interrogations.

Puis, place aux jeux de mathématiques et aux échanges intergénérationnels! Chaque semaine, les enfants surprennent Robert par leur enthousiasme et leur énergie débordante. Robert peut tisser des liens entre les activités que les élèves réalisent et celles qu'il découvre lorsqu'il aide ses petits-enfants à faire leurs devoirs.

Pour terminer la matinée, les 1-2-3P accueillent Robert dans leur classe. Un petit groupe d'élèves effectue, à tour de rôle, quelques jeux, exercices et activités à ses côtés. Robert a donc l'occasion de partager des moments avec des élèves de degrés différents.

Il est toujours intéressant d'échanger entre enseignants et personnes âgées; le cursus scolaire suivi par Robert est bien différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. Les enfants l'ont bien compris et questionnent parfois Robert à propos de l'école, de la vie et de la société d'il y a quelques années en arrière.

La présence d'une personne âgée dans la classe apporte une dynamique de travail différente. Les élèves identifient parfois Robert comme leur grand-papa et ont tissé un lien précieux avec lui.

Marion Bürki, enseignante à Rebeuvelier, diplômée de la HEP-BEJUNE en 2019

« C'était en Allemagne. Je me souviens que nous allions pieds nus à l'école. Je nous vois encore jouer à la récréation, mais je n'ai pas de souvenirs des cours. Et puis il y a eu la guerre. Je suis arrivée en 1953 en Suisse, à Porrentruy. »

Gertrud Imhof,
ouvrière retraitée,
home à Bienne

